

En ce moment, elle se sentait bien malheureuse ; mais ce n'était rien encore. Au bout d'une heure, sa mère sonna, et comme la femme de chambre se disposait à entrer chez elle, Rosalie, accourut tout effarée.

— Si madame demande M^{lle} Sophie, dit-elle, répondez-lui que je suis sortie avec elle pour acheter des fleurs ; cela me donnera le temps de la chercher encore. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est devenue. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en sanglotant, s'il lui était arrivé malheur, j'en mourrais !

Sophie désolée de voir pleurer sa bonne à cause d'elle, oubliant qu'elle ne pouvait la reconnaître, voulut lui parler et la consoler ; mais Rosalie la repoussa encore, cette fois des mains, sans coup de pied ni de bâton ; car la pauvre fille était si inquiète qu'elle n'avait plus le temps d'être méchante.

Bientôt l'alarme se répandit dans toute la maison, et personne n'eut plus la présence d'esprit de cacher son inquiétude. M^{me} Epernay, ne voyant point revenir sa fille, et ne comprenant rien aux airs mystérieux, aux réponses évasives de ses gens lorsqu'elle leur parlait de Sophie, commença à soupçonner quelque malheur. Elle se leva à la hâte, et courut vers la chambre de Sophie, imaginant qu'elle était malade et qu'on voulait le lui cacher.

Quand Sophie vit passer sa mère devant elle, son cœur battit vivement ; elle courut aussitôt sur ses traces pour la rejoindre, espérant en être reconnue ; mais un vilain épagneul, qui ne quittait jamais M^{me} Epernay, ayant aperçu la pauvre chatte, bien loin de la reconnaître pour sa jeune maîtresse, se mit à aboyer d'une telle force, qu'il attira tous les autres chiens de la maison. Au même instant, caniches, levrettes et carlins assaillirent la malheureuse Sophie, qui n'eut que le temps de grimper sur le toit ; ce qu'elle fit avec beaucoup de peine, n'en ayant pas encore l'habitude.

On attendait toujours le retour de Rosalie, pensant qu'elle ramènerait Sophie, ou que du moins elle rapporterait de ses nouvelles ; mais Rosalie ne revenait point ; elle n'osait reparaitre devant sa maîtresse : hélas ! la malheureuse fille ne revint jamais !

Madame Epernay appelait sa fille d'une voix déchirante.

— Viens, mon enfant, disait-elle, je ne te gronderai pas !

Puis elle parcourait toutes les chambres de la maison, la cour, le jardin ; elle interrogeait tout le monde : elle, ordinairement si douce, à force d'inquiétude, elle devenait impatiente et violente ; elle grondait tous ses domestiques, leur ordonnait de courir dans toutes les rues pour chercher son enfant ; elle reprochait au portier d'avoir laissé sortir sa fille ; puis elle revenait dans son appartement, regardait l'heure qu'il était à la pendule, et mesurait, d'après le temps qui s'était écoulé, les progrès de son inquiétude.

A mesure que la journée s'avancait, cette inquiétude agitée se changeait en un horrible désespoir. Elle avait envoyé chez tous ses amis, tous ses parents, à la police, dans tout le voisinage ; et personne n'avait pu lui donner de nouvelle de Sophie.

Tout à coup l'idée lui vint que sa fille était mor-

te par suite de quelque affreux accident ; qu'elle était tombée dans le feu ou par la fenêtre, ou qu'elle s'était noyée, et qu'on le lui cachait pour lui laisser ser un peu d'espoir ; qu'on voulait la préparer par degrés de ce coup terrible.

— Ma fille ! ma fille ! criait-elle ; oh ! dites-moi la vérité ! la reverrai-je ? Que lui est-il arrivé ? oh ! ne me cachez rien ; je vous en conjure !

Alors elle pleurait ; c'étaient des sanglots à fendre le cœur.

Sans doute cette malheureuse femme était bien à plaindre ; mais pourtant il y avait au monde quelqu'un de plus à plaindre encore ; c'était Sophie ; Sophie, qui entendait les cris de sa mère, et qui ne pouvait lui dire : « Je suis là ! » Jamais un enfant n'avait rien éprouvé de pareil ; car jamais les enfants ne savent comme on les aime, comme on les pleure ; et elle connaissait l'affreux chagrin de voir sa mère si malheureuse à cause d'elle.

Dans l'excès de sa douleur, Sophie imagina d'aller chez le sorcier le conjurer de lui rendre sa première forme ; mais le sorcier était parti, et son fourneau même avait disparu. Sophie resta toute la nuit à regarder les fenêtres de sa mère et à voir passer et repasser l'ombre des personnes qui s'empressaient auprès d'elle pour la servir. M^{me} Epernay se trouvait fort malade par suite de sa douleur.

Sophie guettait un instant favorable, où la porte de l'appartement de sa mère serait entr'ouverte, afin de s'introduire auprès d'elle ; mais le vilain épagneul était toujours là, terrible et menaçant ; et d'ailleurs Sophie commençait à perdre tout espoir d'être reconnue, même de sa mère.

L'idée lui vint aussi d'écrire ce qui lui était arrivé, et de calmer ainsi l'inquiétude de sa mère ; mais elle n'avait rien pour écrire, ni plume, ni papier, ni encre ; elle essaya de griffer quelques mots sur le mur, mais elle ne put en venir à bout : et d'ailleurs qui est-ce qui aurait jamais pensé sérieusement à lire un mur sur lequel il y avait écrit : « Ma chère maman, ne me pleure pas ; je suis devenue chatte. »

CHAPITRE 6^{em}.

LA LETTRE.

Dès que le jour parut, Sophie, craignant d'être renvoyée de la maison où elle éprouvait encore un plaisir douloureux à être auprès de sa mère, regrimba sur le toit afin de voir ce qui se passait autour d'elle sans être vue. Comme elle était là triste et rêveuse, elle entendit, dans la cour de la maison voisine, le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait : elle vit alors l'intérieur d'une jolie chambre où il y avait un bon feu : ça et là des livres étaient posés sur différentes tables ; c'était comme des dictionnaires d'anglais ou d'italien. Il y avait aussi des fleurs dans un vase sur un petit bureau qui, d'abord, frappa les regards de Sophie ; elle pensa à la lettre qu'elle voulait écrire, et résolut d'entrer dans cet appartement. Elle sauta d'abord sur la fenêtre, et, voyant qu'il n'y avait personne dans la chambre, elle y entra bravement.

(A continuer.)